

plus saillants, les travers plus ridicules, les conséquences plus dangereuses et plus absurdes. Cette nécessité va si loin qu'elle finit par créer une sorte de sécurité aux vices ou aux défauts que la pièce avait entrepris de corriger. S'il faut pour obtenir quelques réformes dans le luxe de tous les jours, pour voir "le mari un peu moins "dehors, la femme un peu plus "chez elle, Monsieur moins affairé, Madame plus occupée * ; " s'il faut toutes les catastrophes qu'accumule la pièce de M. Sordou : "une fille compromise... une insultée... une autre enlevée... "l'ainé en prison... le cadet "gris... le père aux abois, et la "mamam sortie † ; " voilà du coup des consciences en repos, et bien des familles rassurées. Elles ne doutent pas un instant qu'elles ne soient parfaitement à l'abri de pareilles extrémités. S'il faut attendre que le luxe en vienne là pour se voir exposer à un blâme ou sujet à une réforme, il ne reste plus qu'à le déclarer innocent et à lui permettre ces écarts aussi longtemps qu'il saura se défendre de ces excès.

La morale du théâtre est donc condamnée à exagérer la forme pour obtenir le relief. Sa nature est d'être inexacte, et de représenter le grand nombre au moyen des exceptions.

Je me disais donc, tout en suivant cette pièce avec l'intérêt qu'elle mérite, tout en rendant justice à l'esprit d'observation et d'invention dont elle témoigne, que les Benoîttons ne sont pas en ce monde les plus coupables.

Les pauvres gens n'ont, après tout, point d'autres ressources pour briller. Si le geai veut se montrer

dans un autre équipage, il lui faut bien emprunter les plumes du paon. Il y a dans ce monde force gens plus coupables que l'ancien marchand de sommiers et que l'ancien fabricant de toiture en zinc.

Que dirons-nous, s'il vous plaît, de tant de personnes bien posées, auxquelles le monde n'a jamais marchandé sa considération ni ses respects, qui tiennent dans la société une place honorable et incontestée, et qui cependant s'épuisent et se perdent en combinaisons, afin de se ménager par surcroît ces misérables succès de la vanité et de la parure ? S'il y a bien peu de femmes qui aillent jusqu'à ruiner leur mari, jusqu'à dépenser en détail chez les marchands l'activité, la force et la vie du père de leurs enfants, n'en est-il pas beaucoup qui, sans avoir commis le crime de suivre cette voie jusqu'au bout, se sont laissé aller tout au moins à la faute de s'y engager ? Combien y a-t-il de ménages qui échappent toute à fait à une sorte de resserrement domestique, analogue à celui qu'éprouvent les finances de plus d'un Etat ? Le chef de la famille n'a plus cette complète liberté d'esprit que demande la direction suprême ; il sent peser sur lui une inquiétude vague et mal définie. Il regarde le flot des dépenses, mêmes qualifiées de raisonnables, qui l'envahit peu à peu, absolument comme une marée montante. Il se demande, non sans quelque amertume, comment il se fait qu'il soit obligé, malgré la résistance de son bon sens, de suivre même de loin l'exemple des fous, et pourquoi il ne serait pas donné aussi à la prudence, à la sagesse, à l'économie, de servir à leur tour de modèle.

FIN.

ANTONIN RONDELET.

— *Le Contemporain.*

* Acte V, scène II.

† Acte III, scène XIX.